



OC&CO compagnie de théâtre



REVE D'AUTOMNE

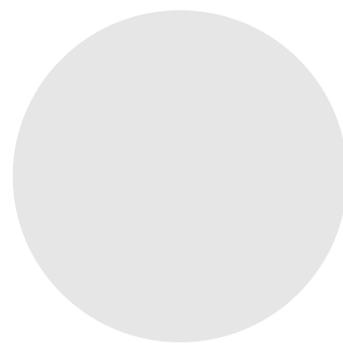
DE JON FOSSE

MISE EN SCÈNE
OLIVIER CHAPELET

CREATION 2016



Danse de la vie, Edvard Munch



Sommaire

"Rêve d'automne " création 2016

Générique

1

Note d'intention de mise en scène

2

Jon fosse

3

Olivier Chapelet

4

Extraits

5

Les comédiens

6

Itinéraire de la compagnie

7

Presse

8

Contacts

14

“Rêve d’automne”

Jon Fosse

Mise en scène :	Olivier Chapelet
Traduction :	Terje Sinding
Scénographie :	Emmanuelle Bischoff
Costumes :	Elsa Poulie
Lumières :	Stéphane Wolffer
Musique :	Olivier Fuchs
Régie générale :	Olivier Songy
Administration :	Vinca Schiffmann

Avec :

L’homme :	Fred Cacheux
La femme :	Aude Koegler
La mère :	Françoise Lervy
Le père :	Jean Lorrain
Gry :	Blanche Giraud-Beauregardt

Production OC&CO

Coproductions : Ville de Strasbourg et Comédie de l’Est - CDN d’Alsace

Demandes de soutien auprès de l’Etat, des collectivités locales et de l’Agence Culturelle d’Alsace et de la Spédidam en cours

Création au TAPS du 15 au 20 novembre 2016

L’image est une création pure de l’esprit. Elle ne peut naître d’une comparaison mais du rapprochement de deux réalités plus ou moins éloignées. Plus les rapports des deux réalités rapprochées seront lointains et justes, plus l’image sera forte, plus elle aura de puissance émotive et de réalité poétique.

Pierre Reverdy, Manifeste du surréalisme

“Rêve d'automne”

Un homme seul est assis sur un banc dans un cimetière sous une pluie d'automne. Une femme le rejoint. Ils se reconnaissent, se parlent, s'enlacent, évoquent un passé commun. Que viennent-ils faire, eux, les vivants, dans ce temple des morts ? Quelle sont les réalités de ce passé et de ce présent dont ils parlent avec émotion ?

Puis entrent la mère de cet homme, son père et son ex-femme, tous en deuil, dans l'imminence d'une cérémonie funèbre. Et dans ce temps suspendu les échanges se tendent à l'évocation du passé de l'homme que chacun voit à sa façon : son divorce, son fils abandonné, son travail, ses choix de vie, l'enterrement de sa grand-mère, celui de son père auquel il n'est pas venu...

Dans quel temps sommes-nous donc avec ces personnages qui le bousculent, le renversent, le mettent en pièce ? Cet homme autour de qui tout converge, vers qui les regards et les propos sont braqués, est-il dans le passé ou dans le présent, dans le réel ou dans les mémoires ?

C'est la force poignante de ce texte que de nous laisser face à ces interrogations. Même si je gage qu'à la fin chaque spectateur pourra résoudre le sens et quitter le théâtre en serrant contre lui une vérité en partage, comme si, malgré le tourbillon de l'écriture, Jon Fosse arrivait à ses fins en nous livrant l'énigme de cette histoire simple.

L'amour et la mort sont au creux de ce texte, dont l'émotion vertigineuse parviendra avec d'autant plus de force que l'on acceptera de s'y perdre, de lâcher prise avec le réel, pour se laisser emporter dans les dédales d'une vie racontée dans le désordre, comme sont en désordre les souvenirs que l'on garde d'un être cher qui n'est plus.

Le théâtre de Jon Fosse ne se lit pas, il se joue. La partition qu'il livre, avec ses didascalies souvent incontournables, prend corps définitivement sur la scène, alors qu'à la lecture il peut arriver qu'elle questionne.

Les mots répétés, les phrases heurtées, courtes, non terminées, les silences parfois longs, les indications de jeu sont autant d'éléments qui décuplent leur force dans l'incarnation des personnages, dans la chair des comédiens, dans le concret de leur corps en mouvement. On peut dire que son écriture est véritablement, intimement, profondément théâtrale car elle n'est pensée que pour le plateau, qui la révèle et lui donne sa puissance. C'est pourquoi il ne sert à rien de vouloir l'enrichir d'autres artifices que ceux que l'auteur semble nous proposer : un espace figurant un cimetière, un temps linéaire dans lequel s'égrainent les entrées et sorties en faisant fi de la chronologie des faits, des personnages qui se parlent avec douceur ou violence au gré des sentiments qui les traversent. Suivre la partition quand elle est si millimétrée est déjà un défi, étudier ensuite comment les instruments du théâtre peuvent la servir au mieux sera l'étape suivante. Au premier rang de ces instruments, ils me pardonneront cette trivialité, il y a les cinq comédiens, leur silhouette, leur voix, leur intelligence sensible et la grande maîtrise de leur art. C'est avant tout à travers eux que passera le théâtre, comme j'ai toujours pensé qu'il fallait qu'il passe. Ils porteront la charge de donner corps aux mots par leur simple présence, leurs regards échangés, la force de leurs relations, dans ce lieu simple décrit par l'auteur et qui, par sa réalité concrète, viendra heurter l'irréalité du temps de la narration. Je trouve très intéressant ce rapport entre un espace réaliste et une situation onirique ou fantasmée : il permet, comme le dit Pierre Reverdy, de créer puissance émotive et réalité poétique.

Plus j'avance dans mon métier plus je comprends qu'au théâtre la simplicité est le chemin le plus court et le plus difficile pour résoudre au plateau la question du sens, et pour servir un grand texte. Il n'y aurait donc rien à faire de plus que suivre les pas de l'auteur ? En ce qui concerne le théâtre de Jon Fosse, comme c'était le cas précédemment avec la pièce de Jean Racine (Bérénice, 2014-2017), je veux avoir l'audace de répondre : NON !

Olivier Chapelet, 18 septembre 2015

“Rêve d'automne”

Jon Fosse



« Je comprends si peu de choses. Et à mesure que les années passent j'en comprends de moins en moins. Cela est vrai. Mais le contraire est également vrai, à mesure que les années passent je comprends de plus en plus de choses. Oui, il est également vrai qu'à mesure que les années passent je comprends beaucoup de choses, tant de choses que j'en suis presque effrayé. Le fait est que je suis découragé devant le peu de choses que je comprends et presque effrayé devant la masse de choses que je comprends. Comment se fait-il que les deux puissent être vrais, que je puisse à la fois comprendre de moins en moins et de plus en plus ?

[...] Après avoir écrit un certain nombre d'écrits théoriques, j'ai progressivement abandonné cette forme d'écriture au profit désormais presque exclusif d'un langage qui n'est pas en premier lieu concerné par la signification, mais qui avant tout est, qui est lui-même, un peu comme les pierres et les arbres et les dieux et les hommes, et qui ne signifie qu'en second lieu. Et à travers ce langage qui d'abord est, et qui ensuite seulement signifie, il me semble comprendre de plus en plus, alors qu'à travers le langage ordinaire, celui qui d'abord signifie, je comprends de moins en moins. »

Jon Fosse est né en 1959 à Hausgesund en Norvège. Également auteur de romans, essais, poèmes et livres pour enfants, il est surtout connu en France pour ses pièces de théâtre. Il a reçu en 1996 le prix Ibsen pour *Le Nom*.

Principales pièces de théâtre :

Le Nom, 1995

Quelqu'un va venir, 1996

L'enfant, 1997

Et la nuit chante, 1998

Rêve d'automne, 1999

Hiver, 2000

Variations sur la mort, 2001

Ylajali, 2009

D'un côté il y a ce que je vois du tombeau, c'est-à-dire l'évidence d'un volume, en général une masse de pierre, plus ou moins géométrique, plus ou moins couverte d'inscriptions [...]. D'un autre côté, il y a ce qui nous regarde : et ce qui nous regarde dans une telle situation n'a plus rien d'évident, puisqu'il s'agit au contraire d'une espèce d'évidement. Un évidement qui ne concerne plus du tout le monde de l'artefact, du simulacre, un évidement qui touche là devant moi, l'inévitable par excellence : à savoir le destin du corps semblable au mien, vidé de sa vie, de ses mouvements, vidé de son pouvoir de lever sur moi les yeux. Et qui pourtant me regarde en un sens – le sens inéluctable de la perte à l'œuvre.

Georges Didi-Huberman, *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde*

Olivier Chapelet



J’ai découvert le théâtre en 1983, j’avais vingt ans, en intégrant une école supérieure de commerce. Drôle d’endroit pour faire naître une sensibilité artistique qui ne s’était exprimée qu’à travers les chansons que je composais sur ma guitare. Par le théâtre je me suis mis à parler avec les mots des autres, Molière, Pirandello, Ionesco, jamais décevants et porteurs d’émotion. Trois ans d’école, trois ans de théâtre avec au final un diplôme qui m’ouvrait des portes derrière lesquelles je ne voyais pas d’avenir. Après un passage à la direction des achats d’Alcatel à Paris puis Tokyo, je suis devenu administrateur du centre dramatique régional de Poitiers, avant d’être assistant d’Alain Bézu au Théâtre des Deux-Rives de Rouen. La suite a été un enchaînement de rôles petits ou grands et de rencontres marquantes : Catherine Delattres, Jean-Louis Hourdin, Jean-Pierre Vincent. Puis s’est opéré un glissement vers la mise en scène que je sais être aujourd’hui le point d’ancrage de mon engagement dans le théâtre. J’aime les mots, les images, les évocations poétiques. J’aime les corps, les voix, la subtilité de leurs relations dans l’espace obscur ou lumineux. J’aime la fragilité de ces instants se déployant dans les mémoires, comme un être disparu survit en pensées chez ses proches.

Je dirige le TAPS, théâtre actuel et public de Strasbourg, depuis 2005.

Astrov : *Ceux qui vivront dans cent, deux cents ans et pour qui nous frayons maintenant le chemin, auront-ils seulement une bonne opinion de nous ? Nounou, ils ne penseront même pas à nous.*

Marina : *Si les gens nous oublient, Dieu, lui, n’oubliera pas.*

Astrov : *Merci, tu as très bien dit cela.*

Anton Tchekhov, *Oncle Vania*, acte I

“Rêve d'automne”

La Femme : Tu sais
ce que je pense
Je pense que je suis peut-être venue ici
dans ce cimetière
je veux dire
pour te rencontrer
C'est peut-être ça
*Ils se regardent, semblent attirés l'un vers
l'autre mais se retiennent, ils se sourient
franchement l'un à l'autre, puis redevien -
nent embarrassés*
Peut-être
Et pourquoi tu es venu
toi

L'Homme : Peut-être pour te rencontrer
C'est possible
Il rit brièvement, la regarde
Qui sait si
Il s'interrompt
Non je ne sais pas
Il la regarde avec sincérité
C'était sans doute pour ça
Je
Il la regarde
en réalité je pensais à toi
avant de venir ici
C'est vrai
Pourtant
Il baisse les yeux
ça m'est déjà arrivé
ça
mais alors tu n'es pas venue

La Femme : C'est vrai
Plutôt heureuse

*Je suis dur
Je suis tendre
Et j'ai perdu mon temps
A rêver sans dormir
A dormir en marchant
Partout où j'ai passé
J'ai trouvé mon absence*

L'Homme : *hésite un peu*
Oui
*Ils baissent les yeux tous les deux, se
détournent l'un de l'autre, semblent
perdus dans leurs pensées*
Tu croyais que j'étais ici
Elle secoue la tête
Non
Elle secoue de nouveau la tête

La Femme : Ou
oui en un sens
je le croyais
Je ne le pensais pas de manière
aussi claire et précise
mais
en un sens
je suis sans doute venue
elle rit un peu
oui là où je savais que tu étais
quand même

L'Homme : Mais tu ne croyais pas
que je serais là

La Femme : Non

L'Homme : Pareil
pour moi
Parfois
pas très souvent
mais parfois
je pense à toi
C'est vrai

La femme : Je pense à toi
moi aussi

*Je ne suis nulle part
Excepté le néant
Je porte accroché au plus haut des entrailles
A la place où le foudre a frappé trop souvent
Un cœur où chaque mot a laissé son entaille
Et où ma vie s'égoutte au moindre mouvement*

Les comédiens

“Rêve d’automne”



Aude Koegler
La femme



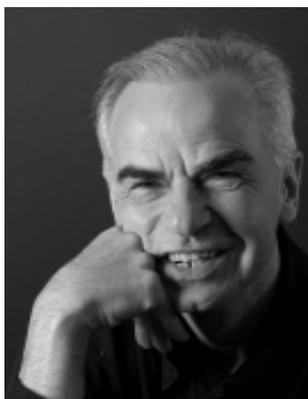
Fred Cacheux
L’homme



Françoise Lervy
La mère



Blanche Giraud-Beauregard
Gry



Jean Lorrain
Le père

De quel personnage chaque personnage est-il le songe, l’hypothèse cauchemardesque, l’espoir, l’intime frayer ? Qui est réel et qui ne l’est pas ?

Eric Reinhardt, *L’amour et les forêts*

*Le soir, il promène à travers la pluie et le danger nocturne son ombre informe et tout ce qui l’a fait amer.
A la première rencontre il tremble – où se réfugier contre le désespoir ?
Une foule rôde dans le vent qui torture les branches, et le Maître du ciel le suit d’un œil terrible.*

Pierre Reverdy, *Un homme fini*



Itinéraire de la compagnie

OC&CO compagnie de théâtre

1999-2000

Solness Le Constructeur,
d'Henrik Ibsen

Coproduction : Théâtre du Marché aux Grains de Bouxwiller.

15 représentations : Ostwald, Strasbourg, Niederbronn-les-Bains, Bouxwiller, Lingolsheim

2001-2003

Inaccessibles amours,
de Paul Emond

Coproduction : Théâtre du Marché aux Grains de Bouxwiller.

45 représentations : Strasbourg, Festival Off d'Avignon 2002, et tournée alsacienne (avec le soutien de l'Agence Culturelle d'Alsace)

2005-2006

Les Troyennes,
de Sénèque

Coproduction : Espace Grün de Cernay, TJP - Centre Dramatique National d'Alsace.

25 représentations : Cernay, Strasbourg, Obernai, Phalsbourg, Bischwiller, Wissembourg, Saverne, Sélestat

2007- 2009

Autour de ma pierre, il ne fera pas nuit,
de Fabrice Melquiot

Coproduction : Ville de Strasbourg, Relais Culturel de Haguenau, Atelier du Rhin - Centre Dramatique Régional d'Alsace.

21 représentations : Strasbourg, Haguenau, Sélestat, Bienne, Neuchâtel, Troyes, Colmar ...

2009- 2010

Il y a des anges qui dansent sur le lac,
de Paul Emond

Coproduction : Ville de Strasbourg, Relais Culturel de Haguenau

11 représentations : Strasbourg, Saint-Louis, Volvic, Lomme, Cernay .

2011 - 2014

Le Gardien des Âmes, de Pierre Kretz
Coproduction : Ville de Strasbourg

Plus de 70 représentations : Strasbourg, Aurillac, Landernau, Roanne, Talange, Saverne, Schweighouse, Wissembourg, Sélestat, Vendenheim, Ribeauvillé, Bienne et Neuchâtel (Suisse), Bischwiller, Thann, Avignon off à la Manufacture, Schiltigheim, Cernay, Dannemarie, Kembs, Muntzenheim, Obernai, Colmar, Offenbourg (Allemagne) ...

2014 - 2017

Bérénice, de Jean Racine
Coproduction : Ville de Strasbourg

Plus de 40 représentations à ce jour : Strasbourg, Châtillon sur Seine, Thann, Lunéville, Troyes, Dijon, Haguenau, Vitry-le-François, Ribeauvillé, Obernai, Avignon (Caserne des Pompiers), Neuchâtel (Suisse)...

La compagnie OC&CO est soutenue dans ses créations par :

la DRAC d'Alsace, Ministère de la Culture et de la Communication,
le Conseil Régional d'Alsace,
le Conseil Général du Bas-Rhin
la Spédidam
et la Ville de Strasbourg.

“Bérénice”

Jean Racine - création 2014



« Pour l’amour de la gloire »

« Trente ans après les images inoubliables de Bérénice selon Klaus Michael Grüber, à la Comédie-Française, la reine de Palestine revient sur le devant de nos scènes. Après Colmar, Olivier Chapelet au Taps sert la poésie tragique racinienne, avec une belle conviction. »

« En s’emparant de Bérénice, la tragédie que joue Jean Racine en 1670, - pièce « sans péripétie ni reconnaissance » - , il confirme une certitude : le texte peut être à lui seul un élément dramatique. Encore faut-il qu’il s’abouche, s’incarne, vibre dans le corps de comédiens précis et généreux. »

« Portée par une claire et limpide énonciation, la prosodie poétique puissante de Racine s’établit dans une belle harmonie des voix. »

Dernières Nouvelles d’Alsace, Veneranda Paladino , février 2014



« Bérénice, faire sonner les vers classiques »

Il y a un petit miracle dans ce spectacle, qui tient à la sonorité des vers tels qu’ils sont dits. Dire l’alexandrin n’est pas aisé. En trouver la vérité, comme l’écrit Roland Barthes est ardu. Trouver l’équilibre de la distance, telle que Barthes le suggère ni musique, ni prose déformée-améliorée. Cette justesse de l’alexandrin est présente à chaque instant dans chaque vers et on a un plaisir comme une redécouverte. Les comédiens ont travaillé avec un spécialiste Georges Roiron, pour obtenir cet ajustement dans la diction. Cette vérité de l’alexandrin nous dit la justesse et la précision de la distance théâtrale, nous dit le théâtre. D’ailleurs, le metteur en scène Olivier Chapelet pense que le théâtre est affaire de texte porté par les comédiens. C’est là qu’ils ont tous mis leur effort, c’est réussi, agréable et presque inouï.

Agoravox, Orélien Péréal , juillet 2015



photos Raoul Gilibert

« L’inéluctable marche du destin »

« Entre devoir et douleur, les personnages ont su trouver leur juste place dans ce drame où les mots expliquent le long deuil des sentiments. La musique d’Olivier Fuchs avec l’oud et les percussions a rendu à la fois la sensualité de la femme et la rigueur du devoir à accomplir. Et peu à peu, les percussions ont pris le dessus pour bien marquer le triomphe de l’empire romain. Un texte fort qui a été merveilleusement joué par l’équipe OC&CO »

Dernières Nouvelles d’Alsace, mars 2014

“Le Gardien des Âmes”

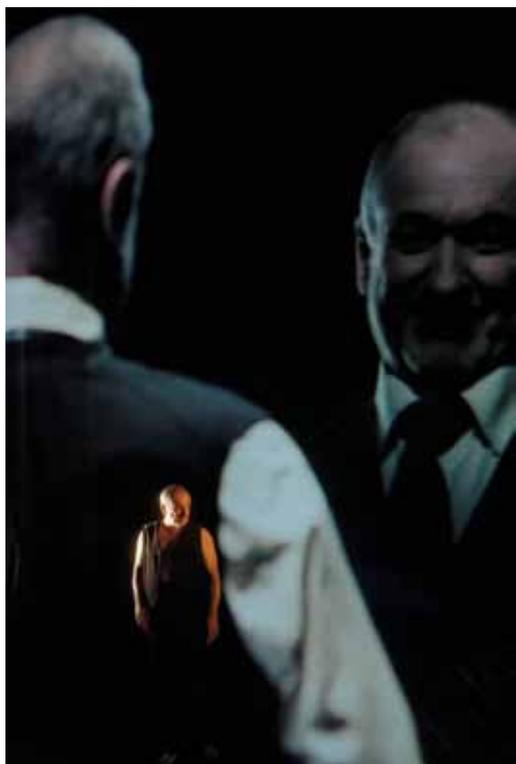
Pierre Kretz - création 2011



Heimdsdorf sur scène

«Le Gardien des Âmes», roman de Pierre Kretz, connaît désormais une existence théâtrale inattendue qui, en français et en alsacien alternativement, aura cette année fasciné le public du Taps Scala.

La transposition était une gageure. Outre la densité d'un récit qui met en jeu une réflexion complexe, comment une scénographie et une dramaturgie pouvaient-elles rendre compte d'une voix dont on sent à la lecture vibrer le timbre singulier ? Olivier Chapelet, à qui Pierre Kretz a laissé toute latitude d'adapter et mettre en scène son œuvre, et son interprète en solo Francis Freyburger ont accompli l'improbable exploit.



Particularité alsacienne, universalité humaine

Le héros de cette évocation entre universalité humaine et particularité alsacienne, marqué par les drames dont l'Histoire a frappé les siens et coupable d'avoir, lui, échappé aux guerres, se sent investi jusqu'aux crises visionnaires de la mission de préserver le souvenir des générations d' « âmes mortes » que risque d'oublier son village de Heimdsdorf. Cloîtré dans la cave d'une vieille ferme, il s'y livre à un archivage photographique ponctué d'évocations et de méditations refaisant l'éternelle psychanalyse de l'Alsace. Jusqu'à une fin en ambiguë suspension entre projet de suicide et sereine sortie à l'air libre.

Olivier Chapelet a choisi forcément d'élaguer, notamment en éliminant les interlocuteurs, tel le cousin Daniel inquiet pour la santé mentale du reclus volontaire. Seul demeure le narrateur, d'abord ombre d'entre les morts, chuchotante comme eux, et que des effets vidéo font revivre, puis sourire tandis que se démultiplie, réelle ou enregistrée, une voix dont les accents contrastés reflètent toute la gamme des tons du roman. Concentrée sur la situation d'enfermement, l'adaptation tire celui-ci vers une gravité plus poignante, sans méconnaître l'humour et le cocasserie satirique, marque très alsacienne de Pierre Kretz.

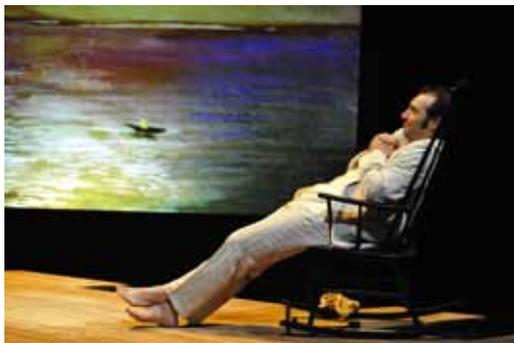
photos Benoît Linder

Francis Freyburger est, de toute sa parole, de tout son corps, cette présence sur laquelle repose le spectacle, usant avec une précision sidérante de la palette des « tempéraments » dont il dispose souverainement. Le public lui fait le triomphe réservé aux grands moments. Pour peu qu'on n'ait pas lu le roman, on peut se le procurer sur place et le dévorer aussitôt. Reste à souhaiter que cette réalisation aussi aboutie et suggestive connaisse les reprises qu'elle mérite.»

Christian Fruchart

Parution du 12 mars 2011

Dernières Nouvelles d'Alsace



photos Benoît Linder

“Il y a des anges qui dansent sur le lac”

Paul Emond - création 2009

Sauvée des eaux

Création l'autre soir à Haguenau, et reprise désormais à Strasbourg : Olivier Chapelet monte «Il y a des anges qui dansent sur le lac», de Paul Emond. Autour d'un peintre mourant, une famille en lambeaux tente de s'y réconcilier avec son passé.

« Ce qui me fait choisir une pièce, dit Olivier Chapelet, c'est avant tout le fait qu'elle laisse entrevoir, derrière les mots, les phrases ou les répliques, autre chose que ce qui est dit : une charge émotive qui dépasse leur sens strict, et donne ainsi du recul, du relief aux situations exposées ».

L'ombre des échecs et des rancœurs

Il y a des anges qui dansent sur le lac, dernière création d'OC&CO, la compagnie du metteur en scène et directeur des Taps à Strasbourg, répond en tous points à ce cahier des charges, d'ailleurs imposé au dramaturge belge Paul Emond, à qui le texte a été spécialement commandé. Son thème, déjà, convoque des émotions et des interrogations largement partagées : la vie, la mort, la famille et tout ce qu'on en fait – ce qu'elles nous font faire, plus précisément. Dernier volet d'une trilogie sur le thème du deuil, *Il y a des anges...* l'aborde comme une étape nécessaire et salvatrice, ouvrant les portes à une paix retrouvée, avec soi-même et avec son passé.

Sur les rives du lac se retrouvent six personnages : Simon, peintre à l'agonie, reclus, bougon et « *misanthrope certifié* », Claire, sa fille cadette, et Yvan, son cousin mal-aimé ; puis Nina, sa fille aînée, actrice en perdition, qui débarque après quinze ans d'absence avec Louis, son compagnon truculent et magouilleur ; et le père de Simon, enfin, ressorti des eaux du lac où il avait disparu il y a quarante ans pour hanter ses rêves, le couvrir de reproches, et se dédoubler en Gabriel, un inconnu sauvé de la noyade qui lui ressemble étrangement.

Une mise en scène pleine de nuances

Au regard d'*Autour de ma pierre il ne fera pas nuit*, texte cru et percutant, de Fabrice Melquiot monté par Chapelet il y a trois ans, fouillant l'âme humaine jusqu'en ses tréfonds, cette pièce-ci, créée spécifiquement pour les mêmes comédiens, peut apparaître anodine, un peu vaine même. Impression trompeuse : l'écriture onirique de Paul Emond laisse à la mise en scène pleine de nuances d'Olivier Chapelet, entre farce et nostalgie, et au jeu tout aussi riche d'acteurs complices, le soin de révéler toutes sa (ses) subtilité (s).

Dans la bâtisse fatiguée, berceau de cette famille dont tous cherchent, maladroitement et parfois inconsciemment, à raccommoder les lambeaux, et ciment de ce qui malgré tout les lie, vont se succéder bilans peu glorieux, face à soi-même ou au miroir tendu par ses proches, et confrontations cruelles, entre destins espérés et vies abîmées. Entre les lignes s'insinue ainsi l'émotion, chaque phrase portant le poids des souvenirs d'enfance, du fardeau laissé en héritage par les absents morts ou enfouis. Puis la lumière de la réconciliation – véritable ou fantasmée, peu importe désormais : l'ombre des échecs et des rancœurs a disparu. Au fond du lac.

*Florian Haby
Parution du 19/11/2009.
Dernières Nouvelles d'Alsace*



photos Benoît Linder

“Autour de ma pierre, il ne fera pas nuit”

Fabrice Melquiot - création 2007

Créée à Haguenau la saison dernière, la pièce *Autour de ma pierre, il ne fera pas nuit* de Fabrice Melquiot revient à l’affiche strasbourgeoise. Mise en scène subtile d’Olivier Chapelet, pour un texte riche, servi par de formidables comédiens.

Un poète dans la salle, en route vers la scène. Une voix qui résonne... Nous sommes à Naples. Peut-être. C’est la nuit, et la chaleur est suffocante dans ce cimetière où s’activent deux frères détrousseurs de cadavres.

Il y a Dan, l’aîné, qui se veut déterminé, et Ivan, désemparé. La morte est jeune et s’appelait Eléonore, comme le révèle la pierre funéraire. Et la tombe profanée est celle d’un être qui fut vivant et aimé. Survient son père, à qui la morte manqua. Il tue Dan, et celui-ci manque sur le champ à sa famille à lui. Il y a là Ivan, donc, ainsi que leur père à tous les deux – Louis Bayle, dit Lullaby, improbable travelo vêtu des robes d’une défunte épouse qu’il n’a cessé de pleurer. Et il y a Laurie, fiancée d’Ivan, ainsi qu’Eléonore enceinte de Dan, que l’on porte en terre dans un cercueil d’enfant.

La vie, l’amour, la mort

Construit sur le fil, le texte de Fabrice Melquiot fouille l’âme humaine jusqu’au tréfonds de ses émotions, en tout ce qu’elles peuvent avoir de paradoxal, mais aussi de charnel et d’épidermique. La vie, l’amour, la mort. Et le sexe en tout cela, qui ordonne – dans tous les sens du terme – et désordonne. Les mots y sont crus, souvent ; délicats, parfois ; justes, toujours.

Juste ; c’est d’ailleurs le prénom du Poète, ici interprété par Patrice Verdeil. Francis Freyburger, Frédéric Solunto, Yann Siptrott, Elsa Poulie et Aude Kogler sont les autres excellents comédiens de cette mise en scène avec finesse par Olivier Chapelet. Autour de la pierre qui structure un plateau au sol de guingois, il ne fait jamais nuit. Dressée comme une dalle funéraire, celle-ci sert d’écran-reflet aux émotions des personnages, traduites dans des couleurs ou des images abstraites mais toujours organiques et palpitantes.

Echos de l’enfance, présence des morts dans le vide laissé en héritage aux vivants... Peter Pan côtoie la Faucheuse au manège de ces vingt et une scènes qui se succèdent, dans de subtils allers-retours spatio-temporels servis par les lumières de Gerdi Nehlig et une création sonore d’Olivier Fuchs. On ne s’y perd pas en chemin, saisi par l’humanité des personnages et soutenu par la petite étincelle d’espoir qui ne veut pas ici s’éteindre. L’on rit aussi, car l’humour et la poésie y priment sur la gravité du thème. Le poète s’en ira avec une fleur à la boutonnière, comme un p’tit coquelicot à la Mouloudji. Poésie, amour et mort, mais beaucoup de vie surtout.

Véronique Leblanc
Octobre 2007
Dernières Nouvelles d’Alsace



Photos M. Weber

“Les Troyennes”

Sénèque - création 2005

Les Troyennes, toute douleur et violence

Créées au terme d'une féconde résidence à l'Espace Grün de Cernay, dans une mise en scène d'Olivier Chapelet, les Troyennes de Sénèque sont désormais à l'affiche strasbourgeoise. Il songeait à Racine, et à la tragédie donc, à sa grande école française. Mais Sénèque bientôt s'imposa à lui, et la tragédie antique, et ces Troyennes qui en effet cristallisent exemplairement l'extrême douleur et violence qu'à travers le destin particulier des femmes – des épouses, des mères...- chacun associe à l'universelle expérience répétée à l'infini à travers les âges, jusqu'en ce début de XXIème siècle hélas, de la guerre.

Le souci de cette actualité toujours vivante de la guerre rattrapa, ces toutes dernières saisons, le travail théâtral d'Olivier Chapelet – cet encore jeune metteur en scène et sa compagnie OC&CO tricotent avec patience et sérieux, en se gardant de toute précipitation, l'une des intéressantes promesses de la scène théâtrale régionale.

(...)

Un projet porté, donc, par une émotion d'actualité, elle-même dictée par l'horreur charriée chaque matin par le spectacle des grandes affaires du monde. Et un projet qui dès lors engageait Chapelet au-delà peut être de sa naturelle prudence : la représentation de la grande

tragédie antique, et de celle-ci en particulier, de ses rituels si somptueusement épurés, expose chacun de ses acteurs très au-delà de la classique convention théâtrale, et le fil n'y est pas facile à tenir et transcender, entre l'austère liturgie sacrée et l'humaine fureur et passion : de la dizaine de bons comédiens d'ici qu'à cette occasion il sollicite, et de sa compétente équipe artistique, Olivier Chapelet optimise à cet égard très remarquablement la ressource.

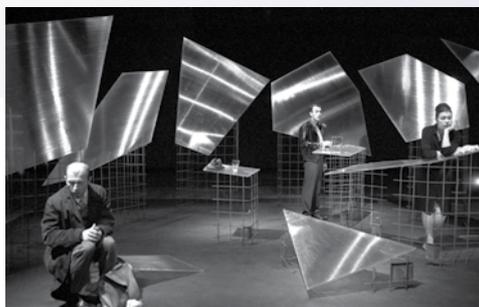
(...)

Cruauté et souffrance extrêmes – c'est ce moment qu'en ses Troyennes fixa Sénèque, où une communauté écrasée déjà par les pires effets de la guerre mobilise ardeur et courage encore, surhumains, pour résister à l'odieuse injonction de l'ennemi, avant de céder, mais dans la dignité, à l'implacable loi du vainqueur : le deuil des Troyennes sera en tous lieux et en tous temps éternel, et l'antique poème recueille, en son cri muet, - et comme on l'entend ici, encore une fois ! -, la douleur de toutes les populations ainsi écrasées par la guerre.

Antoine Wicker

Parution du 22/01/05.

Dernières Nouvelles d'Alsace



Photos Benoît Linder

“Inaccessibles amours”

Paul Emond - création 2001

Ce travail révélera à beaucoup d'entre nous un auteur en même temps qu'un metteur en scène : c'est, à Strasbourg, une très belle surprise de fin d'année. D'Olivier Chapellet, metteur en scène de ces Inaccessibles amours de Paul Emond, vous vous souviendrez peut-être d'avoir vu, ces dernières saisons, une déjà bonne mise en scène de Solness le constructeur, d'Ibsen. Un jeune acteur, parisien, qui un jour choisit de vivre et travailler en région. A Strasbourg. On l'y aperçut dans quelques spectacles. Il s'y partage entre tâches d'enseignement, ou d'animation d'ateliers de théâtre, et projets artistiques personnels, de mise en scène désormais : ces Inaccessibles amours manifestent maîtrise considérable de tous les arts et métiers de la scène, et remarquable intelligence de la mécanique dramaturgique d'un texte finement distingué, distribué avec même rigueur et sensibilité - les comédiens y sont idéalement choisis et dirigés. Et parfaits eux-mêmes : Jean-Philippe Meyer, Carole Breyer, Gilles-Vincent Kapps. D'être passé à côté de Paul Emond, on sera moins excusable : la cinquantaine presque accomplie déjà, quatre romans, une quinzaine de pièces de théâtre, autant de traductions et adaptations - ce Bruxellois est

populaire en plus d'un réseau, et ses Inaccessibles amours signalent un fin talent d'observateur de l'humaine condition. Trois vies ce jour-là, très actuelles, d'une manière ou d'une autre malaimées mais également cocasses, se chahutent dans un bistrot de la ville, et quelques autres destins encore y sont à travers leurs récits convoqués : il y a là, et je vous en laisse la surprise, d'exquis portraits humains, sévères en même temps qu'attendris, et qui tricotent une vive et brillante, et noire chronique, à tous points de vue inépuisable, de la solitude. Théâtre de pure cruauté en réalité, mais d'une élégance rare, d'une infinie drôlerie et délicatesse : c'est ce fil délicat que travaille, avec un soin remarquable, Olivier Chapellet - il fédère ici un beau geste collectif (de Pierre Diependaële, Françoise Dapp-Mahieu, Olivier Fuchs et Louis Guerry) ; et la pièce d'Emond, sa phrase désarmante de simplicité, y déploie paradoxale richesse et plénitude. Petite forme théâtrale, mais grande comédie humaine et sociale.

*Antoine Wicker.
Parution du 11/12/01
Rubrique "Théâtre"
Dernières Nouvelles d'Alsace*

OC&CO compagnie de théâtre



Direction artistique

Olivier Chapelet

ocandco@free.fr
06 16 23 66 95

Administration

Vinca Schiffmann

vincas@noos.fr
06 82 83 92 33

Technique

Olivier Songy

olivier.songy@laposte.net
06 50 32 68 33

Coordonnées postales

Maison des Associations,
1a, place des Orphelins,
67000 Strasbourg

Site internet

www.ocandco.net

Les fleurs sont tombées – nos esprits maintenant sont en paix

Koyü-Ni